

De l'asymétrie au degré zéro de l'autotraduction

Francesc Parcerisas⁶

Universitat Autònoma de Barcelona
Departament de Traducció i d'Interpretació
08193 Bellaterra (Barcelona) Spain
Francesc.Parcerisas@uab.cat

Nous proposons maintenant de réfléchir autour des implications idéologiques de l'invisibilité de l'autotraduction dans le cas des champs littéraires asymétriques. En dépit de l'accent qui est mis en général, et à juste titre, sur les nombreuses implications culturelles de l'autotraduction, nous sommes d'accord avec Patricia sur ce qu'il reste encore un immense domaine à explorer concernant d'autres implications du phénomène de l'autotraduction, et non des moindres : les implications idéologiques. Si pratiquement personne n'a cherché jusqu'à présent à remédier à ce déséquilibre dans l'intérêt suscité par les aspects les plus attrayants découlant des recherches sur l'autotraduction, c'est sans doute que celle-ci a surtout attiré l'attention en tant que pratique qui frappe d'interdit la fonction ancillaire du traducteur par rapport à l'auteur : c'est là en effet que ressort la situation de « pouvoir » où exerce l'autotraducteur.

L'autotraduction s'oriente de la sorte vers l'analyse des zones généralement obscures de la recherche en traduction, où la psychologie individuelle de l'auteur, sa capacité traductrice, son appartenance à deux champs linguistiques et culturels, et son désir d'adaptation (temporelle, culturelle, de censure), de réécriture (stylistique) ou de simple modification (correction, précision), nous permet de voir, parfois grâce à la subtilité d'un détail, parfois à travers de spectaculaires changements, des intentionnalités attribuables à un « original hypothétique » Z, dont font partie à égalité, mais dans des incarnations différentes, les autotraductions A, B ou C que l'auteur lui-même nous a fournies.

Cela dit, de la même façon qu'une théologie étudierait les personnes et les incarnations de ses divinités pour mieux les connaître, les questions idéologiques nous parleraient plutôt des attitudes, des manœuvres et des répercussions du comportement terrestre des croyants, qu'il s'agisse d'individus ou de groupements au sein d'églises ou de congrégations. Il se passe quelque chose d'assez semblable lorsque nous abordons l'analyse de certains ensembles remarquables d'autotraductions par rapport au champ littéraire dans lequel elles ont été produites. Face à des auteurs individuels qui ont suscité l'intérêt des chercheurs (F. Pessoa, V. Nabokov, S. Beckett, J. Semprun, M. Kundera), et qui, en raison des contraintes

6. Cette intervention est en partie basée sur le texte PARCERISAS, F., « Idéologie et autotraduction entre cultures asymétriques ». À : *Atelier de traduction. Dossier: L'Autotraduction*, 7, 2007, p. 81-89.

personnelles, travaillaient généralement sur deux langues/cultures dont l'ancrage historique et social est solide, bien structuré (portugais/anglais, russe/anglais, anglais/français, français/espagnol, tchèque/français), et parfaitement différencié, il existe des groupes d'autotraductions qui méritent d'être examinées à la lumière des champs littéraires que cette pratique met en contact ou qu'elle dévoile sous leur aspect d'opposition ou de conflit. Bien sûr, outre les raisons individuelles, parfois très douloureuses (censure, persécution, exil...), on peut également analyser l'existence de nombreux auteurs grecs ou roumains qui se sont autotraduits en français, ou d'écrivains africains qui se sont autotraduits dans les langues coloniales, ou de gallois et d'irlandais qui se sont autotraduits en anglais, ou d'auteurs indiens autotraduits à d'autres langues indiennes, ou d'écrivains galiciens, basques ou catalans qui se sont autotraduits à l'espagnol, à partir de perspectives plus sociologiques centrées sur les dynamiques idéologiques de ces champs de cultures en contact — champs littéraires qui nous parlent de la prohibition et de la censure, de la colonisation, de la soumission, de l'asymétrie mais aussi de l'inévitable travestissement culturel sous lequel se cache l'ambition de reconnaissance, ou de la honte avec laquelle les « faibles » peuvent masquer le désir de s'intégrer et de passer inaperçus dans la culture des « puissants ».

Concentrons-nous maintenant sur certains cas d'autotraduction issus du champ culturel espagnol. Il s'agit ici des exemples qui, par manque de données statistiques précises, ne peuvent avoir qu'une valeur indicative.

Sur le territoire espagnol il existe trois langues officielles autres que l'espagnole (le catalan, le galicien et le basque) et une langue non officielle (l'asturien). La situation linguistique a créé un marché littéraire asymétrique où la littérature en espagnol a évidemment le plus grand poids. Étant donné cette asymétrie, lorsque nous parlons d'autotraduction en Espagne, la première chose que nous observons est que les cas d'autotraduction sont presque toujours unidirectionnels : nous ne connaissons aucun cas récent d'auteur écrivant en espagnol qui se soit autotraduit dans une des autres langues du territoire espagnol (rappelons cependant les « poèmes galiciens » — des originaux et non pas des traductions — de F. García Lorca, de J. A. Valente ou du catalan Carles Riba). Il est donc possible d'affirmer que, d'un point de vue idéologique, nous avons affaire ici à une situation qui rend inutile l'autotraduction dans le sens de la langue prédominante vers les langues minorisées, puisque la pensée dominante répète plus ou moins ceci : « Tous les Espagnols, quelle que soit leur langue maternelle, peuvent lire une œuvre donnée en espagnol ». Nous ouvrons une parenthèse maintenant, pour dire qu'il est extrêmement important ici que l'on comprenne bien que ce n'était pas le cas pour les autotraducteurs « célèbres » précités ; notamment, la situation de Nabokov, Beckett, ou Kundera présupposait que ses lecteurs américains ou français ne pourraient pas les lire en russe, en anglais ou en tchèque. Nous sommes donc face à une analyse dont les prémisses sont totalement différentes : 99,99% des lecteurs gallois, bretons ou catalans sont capables de lire parfaitement en langue anglaise, française ou espagnole, respectivement).

Dès lors, si l'on admet la capacité générale qu'ont les auteurs qui produisent en langues minoritaires de s'autotraduire (en raison de leur connaissance de la langue et de la culture cible), pourquoi certains d'entre eux le font-ils et d'autres pas ?

Outre certaines considérations tenant à l'urgence éditoriale et commerciale — et non négligeables — il y a d'autres raisons qui ont un poids idéologique beaucoup plus grand.

Parmi les considérations commerciales, on remarque un curieux marketing (également marqué idéologiquement). Le « juste » désir mercantile consistant à donner la plus grande diffusion possible à une œuvre en faisant coïncider la parution de l'« original » minoritaire et de la « traduction ou autotraduction » dans la langue majoritaire est devenue une pratique courante qui a permis, en outre, d'« inverser l'ordre des choses » : des auteurs qui publient habituellement leur œuvre en catalan présentent, par exemple, à un grand prix littéraire espagnol, doté d'une récompense économique très importante, un « original » en espagnol, original qui, s'ils gagnent le prix, est publié simultanément (ou presque) avec son autotraduction en catalan. L'original chronologique était-il la version espagnole ou la version catalane ?, existait-il un proto-original, ou les deux furent-ils écrits en même temps ?, nous n'en aurons sans doute jamais la certitude, même si certains soupçons non dénués de fondement indiquent que l'original catalan est resté dans le fond du tiroir jusqu'à ce que le prix ait été attribué à l'autotraduction espagnole. C'est le cas du Prix Planeta (qui reçoit la meilleure récompense économique en Espagne et qui jouit d'un pouvoir de marketing extraordinaire) : en 2002, l'écrivaine catalane Maria de la Pau Janer (Palma de Mallorca, 1966) fut finaliste pour son livre *Las mujeres que hay en mí*, en 2004, ce fut le tour de l'écrivain catalan Ferran Torrent (Sedaví, 1951) pour son roman *La vida en el abismo*; et en 2005, encore Maria de la Pau Janer remporta le prix pour son roman *Pasionés romanas*, toujours avec des « originaux » en espagnol et toujours avec des autotraductions catalanes publiées presque simultanément.

Certaines déclarations des auteurs pourraient faire penser à du cynisme linguistique, les écrivains ayant recours à leur capacité de s'autotraduire pour faire valoir deux originaux, chacun dans une langue différente, et les présenter au plus offrant. En effet, dans le quotidien *El País* (26-08-2000) Ferran Torrent répondait comme suit au journaliste Miquel Alberola, lorsque ce dernier lui demandait s'il pensait cesser un jour d'écrire en catalan pour écrire en espagnol : « Si on m'offre le Prix Planeta, oui. On me le donne, j'empêche les 600 000 eur et je rentre chez moi. Qu'en pensez-vous ? ». Dans un autre journal, le *Diari de Balears* (21-10-2005), on nous explique la polémique déclenchée par l'attribution du Prix Planeta à Maria de la Pau Janer qui, dans une interview, « s'était excusée » et avait également avoué qu'en réalité, son original « culturel » était toujours le catalan. Là encore, l'autotraduction n'est donc pas innocente, et elle apparaît bien plus comme une tactique de camouflage de l'original chronologique (ou dialogique) afin de donner la primauté à un second « original » susceptible de rapporter plus gros. L'hypothèse méfiante est alimentée par des exemples comme ceux que nous venons de donner, mais aussi par d'autres anecdotes assez éloquentes. Prenons le même cas, celui de Maria de la Pau Janer qui, dans des œuvres comme celles que nous avons citées, *Las mujeres que hay en mí* ou *Pasionés romanas*, toutes deux publiées en espagnol et en catalan par la même maison d'édition, Planeta, ne précise ni pour l'un ni pour l'autre le nom d'un quelconque traducteur. Il est révélateur de noter qu'il se passe exactement le contraire pour d'autres œuvres du même auteur,

éditées en espagnol par cette maison d'édition ou par d'autres, mais publiées auparavant en catalan⁷.

Dans d'autres cas, heureusement les plus fréquents, l'auteur lui-même s'érige en autotraducteur et il le dit clairement, ce par quoi il apporte une valeur ajoutée à l'œuvre autotraduite en espagnol. Il fait implicitement la proposition idéologique suivante : « Voilà une grande œuvre dans sa langue originale et moi je la traduis en espagnol pour que les lecteurs de la culture majoritaire puissent apprécier : 1. la qualité de ce que l'on écrit dans les langues minorisées ; 2. la qualité de cette œuvre en particulier ; 3. l'indéniable « fidélité » par rapport à l'original en raison de ma position de pouvoir en tant qu'autotraducteur, et 4. la qualité du champ littéraire de l'original auquel ils devraient porter un plus grand intérêt, l'autotraducteur, bien que littérairement compétent dans les deux langues, n'ayant pas accepté de créer directement dans la langue majoritaire mais ayant conservé, au contraire, sa fidélité au champ littéraire original. » Celui-ci est très souvent le cas pour des auteurs comme Emili Teixidor, Carme Riera, Bernardo Atxaga, Manuel Rivas o Xuan Bello.

Cette constante, qui semble ne pas laisser la moindre faille idéologique à la juste nécessité pour le marché de se développer grâce à l'autotraduction à la langue majoritaire, pourrait cependant faire naître une objection. Le grand patriarche des lettres galloises, R. S. Thomas, a commenté à une certaine occasion qu'une des caractéristiques les plus inquiétantes de la littérature galloise contemporaine était sa « hâte » d'être traduite en anglais. R.S. Thomas argumentait, à partir d'un livre paru en gallois au début de 1998 et qui était paru en même temps dans son autotraduction anglaise, que l'existence d'une « traduction autorisée » (l'autotraduction) engendrait la substitution de l'original, le texte gallois dans ce cas, auquel elle ne laissait pas le temps de trouver la place qui lui revenait dans son champ littéraire. Autrement dit, l'autotraduction vers la langue majoritaire, avec son marché dominant, occultait et effaçait l'existence de la première version en gallois. Nous devrions peut-être tenir compte des objections idéologiques de R. S. Thomas lorsque nous parlons de marchés asymétriques et de genres qui ne sont pas soumis habituellement à un examen rigoureux du point de vue de leur auteur : les textes dramatiques, la littérature infantile, les romans à l'eau de rose...⁸

On voit bien donc que l'invisibilité de l'autotraduction dans des champs littéraires asymétriques peut servir à cacher non seulement l'ordre prioritaire de l'ori-

7. *La isla de Omar*, traduction espagnole d'Angelina Gatell (Barcelona, La Galera, 1990); Lola, traduction espagnole de Margarida Trias (Barcelona, Planeta, 1999); *Oriente, Occidente dos historias de amor*, traduction espagnole de Victoria Pradilla (Barcelona, Ediciones del Bronce, 2000). Il serait intéressant de savoir qui a pris la décision de ne pas nommer l'auteur dans chaque cas.
8. Le Catalan Jordi Sierra i Fabra (Barcelona, 1947), auteur d'une œuvre foisonnante en espagnol et en catalan de littérature pour la jeunesse, indique sur son site web toutes les traductions de ses livres dans de nombreuses langues étrangères, mais il ne donne aucune indication sur d'éventuelles autotraductions de ses livres (répertoriés en espagnol et en catalan) entre ces deux langues. L'autotraduction probable sert, dans ce cas — comme le craignait R. S. Thomas — à occulter les différences entre les premières versions et les secondes versions et à transformer en un amalgame commercial, unique et puissant, « les originaux » (au pluriel) des deux langues de création.

ginal mais aussi l'asymétrie des champs. L'invisibilité de l'autotraduction pourrait même en arriver à constituer une substitution linguistique totale. En effet dans des cas de forte asymétrie des facteurs tels que le désir de se traduire, les forces du marché et la tentation des repères mondiales peuvent provoquer une traduction qui dévalue l'original au point de l'effacer complètement. Dans ce cas la pratique intime qu'est l'autotraduction, destinée à des communautés de lecteurs distinctes dans des champs littéraires différenciés, vient remplacer de facto l'original, survenant ainsi l'effacement de la dualité et de la différence. S'instaure alors l'unicité réductrice. Et là c'est en termes sociologiques et de réception la traduction en elle-même, constitutive de toute autotraduction, l'élément qui disparaît. Si l'on dit souvent que la traduction est le deuxième métier le plus vieux au monde, dans le cas de l'autotraduction invasive qui vient effacer l'original l'essence a cessé d'être une relation pour devenir pur onanisme.

Confrontés à ce phénomène de substitution progressive, on peut réagir par la proposition d'un certain degré zéro de la traduction. Douglas Robinson fournit l'exemple d'un écrivain de la langue des navajos américains qui refuse d'être traduit en anglais parce que, je cite maintenant, « si j'avais voulu être traduit en anglais soit je l'aurais fait moi-même, soit j'aurais écrit moi-même directement en anglais. Si quelqu'un veut connaître mon texte écrit en navajo, il faudra qu'il apprenne le navajo ». Dans ce cas-ci la traduction, voire même l'autotraduction, peuvent constituer une menace trop importante pour une langue qui ne pourra survivre que si l'on respecte intégralement son extrême faiblesse. Le poète et critique écossais Christopher Whyte écrivain en gaélique, l'a bien expliqué: « Je connais en Irlande comme au Pays de Gales des poètes qui refusent de traduire leurs propres œuvres en anglais, et qui refusent aussi d'accepter la publication de toute traduction de leur œuvres. Nous, poètes écossais qui écrivons en gaélique, ne nous trouvons pas dans une position aussi forte pour prendre des décisions tellement belligérantes » (2002). Dans des cas comme les précités, où il existe si grande asymétrie, le degré zéro de la traduction devient une tentative de protection de la langue propre, une forme de loyauté linguistique. Si quelqu'un veut nous lire, semblent-ils nous dire, ce n'est pas nous qui allons traduire nos œuvres ; c'est le lecteur qui devra se *traduire* lui-même à notre culture, à notre champ littéraire.

Nous pensons, pour conclure, qu'il serait très intéressant dans le cadre des recherches sur la traduction que l'on commence à analyser ces aspects de l'autotraduction entre cultures asymétriques. Il nous semble que les différents degrés de visibilité allant de l'invisibilité de l'autotraduction (l'autotraduction est reçue comme original) jusqu'au degré zéro de la traduction (la traduction n'aura jamais lieu) font ressortir des attitudes idéologiques dans le champ littéraire propre et entre les champs littéraires impliqués. Ces attitudes idéologiques sont sans doute rattachées tant aux rapports de force du marché qu'à leur prise en charge par les milieux culturels et les écrivains eux-mêmes et servent, par ailleurs, à révéler à quel point l'autotraduction est un magnifique creuset, non seulement pour analyser des questions textuelles ou culturelles, mais également pour examiner des relations sociales, linguistiques et culturelles qui présentent des paramètres d'occultation ou de résistance idéologique dignes d'être pris en compte.

Bibliographie

- BERMAN, Antoine (1999). *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Seuil.
- (1984). *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris : Gallimard.
- BOURDIEU, Pierre (1992, 1998). *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris : Seuil.
- GARCÍA YEBRA, Valentín (1989). *Teoría y práctica de la traducción*. Madrid: Gredos.
- LENOIR, Françoise (2005). « La Mauvaise Qualité de la Poésie Contemporaine » (prologue et traduction). À : *Empar Moliner: La baixa qualitat de la poesia contemporània*. Cuadernos de Tarazona, 5. Tarazona : Casa del Traductor.
- LÓPEZ L.-GAY, Patricia (2005). *(Auto)traducción y (re)creación*. Un pájaro quemado vivo, de Agustín Gómez Arcos. IEA : Almería.
- MOLINER, Empar (2004a). *T'estimo si he begut*. Barcelona : Quaderns Crema.
- (2004b). *Te quiero si he bebido*. Barcelona : Acantilado.
- NIDA, Eugene (1964). *Toward a science of translation*. Leiden : Brill.
- NORD, C. (1997). *Translating as a Purposeful Activity. Functionalist Approches Explained*. Manchester : St. Jerome Publishing.
- SEMPRÚN, Jorge (1993a). *Federico Sanchez vous salue bien*. Paris : Grasset et Fasquelle.
- (1993b). *Federico Sánchez se despide de ustedes*. Barcelona : Tusquets.
- TANQUIERO, Helena (2007). «Der Autor als (Selbst)Übersetzer kultureller Markierungen in seinen Originalwerken». À : Peter A. Schmitt et Heike E. Jüngst (ed.). *Translationsqualität*. Frankfurt am Main : Peter Lang.
- (1999). «Un Traductor privilegiado: el autotraductor». À : *Quaderns. Revista de Traducció*, 3. Bellaterra (Barcelona). Servei de Publicacions : Universitat Autònoma de Barcelona.
- (2000). «Self-Translation as an Extreme Case of the Author-Translator-Dialectic». À : A. Beeby et al. (eds.). *Investigating Translation: Selected Papers from the 4th International Congress on Translation* (Barcelona 1998). Amsterdam-Philadelphia : John Benjamins.
- (2005). «A Baixa Qualidade da Poesia Contemporânea» (prologue et traduction). À : Empar Moliner : *La baixa qualitat de la poesia contemporània*. Cuadernos de Tarazona, 5. Tarazona : Casa del Traductor.
- VENUTI, Lawrence (2000). «Translation, Community, Utopia». À : VENUTI, L. (ed.), *The translation Studies Reader*. London and New York : Routledge.
- (1995). *The Translator's Invisibility*. London: Routledge.
- WHYTE, C. (2002). «Against Self-Translation». À : *Translation & Literature*, 11, Part 1.